

Alain Andreucci  
Chien & neige

pour Catherine Coquio

I

Eux aimés. Non venus.  
Et que te mange l'usure pourtant sans force.  
Car délicate encore est la privation.  
Ainsi que très faible est la lumière.  
Dans le ventre. Une conviction de la beauté.  
Portant ses larmes rouges dans le cœur.  
Telle jeunesse, voilà amour sous qui chante le sang plaisant avec la  
main immense de la douleur.  
Hissant au ciel la matière du sanglot. L'étable où nous sommes venus.  
La torche de chair. La limpidité.  
Une route : laideur encore et beauté. La semoule de la langue où tu  
mords tandis que te disloquent le désir et la retenue.  
Et que t'affole ton propre sang tel un oiseau tenu dans les mains.  
Et qu'une infirmité te cloue avec l'innocence.  
Dans ces nuages de pierre volante.  
Neige neige rouge mêlée à de l'eau. Ainsi que sont les vergers : menant  
des fruits visibles.  
À la surface de la lumière et que par elle.  
Étrangement libre est la beauté.  
De prendre forme et essor dans le froid et d'aimer.  
À trembler vive dans la main pourrie.  
Comme s'effondre dans la bouche l'eau du désir et que flambe la  
maturité.  
Car mûrit aussi la faiblesse et mange avec des lèvres non divines.  
Dans son ventre ouvert par le plaisir. Dans l'abandon.  
Qui est le bien brûlant, la bête violente et le poids vrai.  
De la solitude non commune, délivrée même.

Du bâillon de l'air brûlant. Une justice.  
Aimée par le meurtre et tenant dans les doigts de la fièvre.  
Une brutalité. Ainsi porte le travail l'éclatement de la veine.  
Dieu débile. Soleil jaune sang.  
Et noire, telle s'assemble dans la bouche hagarde.  
La vision légère l'osier de l'os.  
Et que tourne la lèvre vers le sang violent de l'infidélité sa bienheureuse  
chimie non apprivoisée.  
Bête jetant ses quatre membres dans l'indistinct.  
Ou comme après la neige une terre.  
Mélangée à du vin.  
Et que balbutient dans l'orage les ciels sans vie.  
Est un bienfait. Car s'émiette aussi la chair.  
Dans l'insensé. Et de même parler dans la douleur absente ne vaut pas.  
Ces copeaux qu'une lumière partage.  
Laissant sur l'établi comme deux fruits.  
L'attention de l'homme et l'usure de la perfection.

## II

Froid portant les choses dans plus de neige. Neige neige elle-même des  
choses.  
Telle d'une main de charbon et de sang.  
Pour laver les yeux mener l'hiver épars.  
Dans la redoutable rose et amoureuse.  
Ou des membres jetés çà et là. Car est du bruit.  
Comme un raclement sur la terre dure.  
La voix verdoyante. La forme d'une maigreur.  
Courant sous la peau comme autant d'étoiles particulières.  
Enjambant avec grâce la nuit la docilité de la neige épousée.  
Ainsi la flamme fragile des amants portant hors d'eux.  
La lampe limpide de leur frayeur : la chair.  
Venue bouche tordue sanglante.  
Et par lumière.  
Est adorable encore cette salive.  
À la lèvre noircie. Jatte où pourrit le monde : lait de sang noir.  
Et comme mesure merveilleuse de la destruction :  
Non semblable. Pain.

### III

Car est bue la ténèbre avec son feu : telle respire.  
L'abeille du sang. Ruche venue dans l'os.  
Patrie légère et poreuse. Pierre et chair. Miettes qu'on crache sur les  
chiens dieu qu'on aveugle.  
Et qui chante dans la bouche arrachée. Faiblesse qui ne se retourne  
point.  
Contre un chaud éclair de sang.

### IV

En couronne de la neige apparue.  
Amour ainsi : la tête couverte de sang.  
Pâle et rouge : soleil mangeant esprit.  
En juste lumière sa propre neige.  
Menée dans l'effroi. Nuage posé vivant dans le ventre et tremblement  
ô rose de la neige écorchée : telle elle vint.  
Aimée et folle et rose et rose et noire.

### V

Non née. Très pure avec mains. Hurle et danse et ne danse pas le sang  
des animaux en bouche moindre et quelquefois le sang.  
A été beau soldat ivre dans ta bouche et fut le corps aimant l'adieu au  
corps et lumineuse parcelle et nue.  
Lampe fiévreuse proche des lèvres. Navires sans fin.  
Passant au ciel avec des cris.  
Pour le goulot infirme de nos voix avec oiseaux cloués dans la porte  
rouge.  
Et mains tenant hors de soi son ventre vivant.



## VIII

Ô noir et noir parler.  
Abandonnée neige.  
Belle litière de sang.  
Adieu adieu. Telle roule au manège de chair la lumière qui est du sable  
et qu'on regarde fuir sur nous.  
Cette guerre ailée soufflant dans l'os creux sa musique, et que brûlent.  
Dans la même épaisseur la parole discrète et le bruit : toute chose  
venue en larme juste.  
Se blottir en mains terribles, ainsi fut porté l'amour dans les flammes du  
ventre et dans le vin de l'esprit.  
À la bouche vivante, menant des fruits.  
Dans la langue pour le feu où nous allons.  
Gardés par des hoquets de sang.

## IX

Ainsi, quand encore s'appuie la faiblesse.  
Sur nous amour langue coupée : à l'enfant.  
Avec toute voix mangée en elle-même, et qu'une étreinte.  
De même neige cloue la bouche dans le baiser ; et qu'un sang tremble pareil.  
À cette neige éparse du désir et que l'effroi.  
Mêlant le sable avec la chair brutale pousse la stupeur des corps.  
Dans cette bête fiévreuse : tiré par une bouche sans fin pareille.  
À la chaleur sans yeux venue perdue. Rose maigre éternelle, tel demeure.  
Dans la lèvre l'effarement de la chantante douleur.  
Entre toutes est cette neige du baiser, qu'un vin dissout ô tenue.  
Dans la lumière et que vers l'effritement jaune.  
Des ciels, loin vers le lointain on distingue.  
Ces poissons haletants pris par leur bouche — eux comme nous —  
Tirés par l'intérieur de la joue où bout la chair.  
Vers la neige sans poids lorsque écument pourtant rouges.  
Loin avec les terrestres nuages, ces dieux infirmes.

## X

Rêve, ô santé, du frais enfer.  
À l'intérieur de quoi fut ta langue le feu incombé.  
Car est folle la beauté dans sa manière.  
De se jeter dans des pierres brûlantes, mais belle.  
Infiniment cassée et comme morte, attendrie.  
Ainsi clouée à terre par de la neige, qu'on voudrait mordre tenir.  
La chair l'effacement de la chair saisie toute.  
Dans l'incompréhensible. Nous sommes perdus.  
Et nous savons où nous sommes et pourquoi.  
Ici venus nous commençons à nous perdre et où.  
Et nous commençons à trembler car est sans fin.  
Cet atterrement où un moment on parle, ne croyant pas tenir.  
Le paysage dans sa bouche, et la nature nous embarrasse la langue d'être  
si seulement.  
Son propre bruit, non celui de notre cœur que nous mâchons avec les mots.  
Comme une viande en nous dont nous sommes séparés, l'amour se tenant  
dehors — et nous regardant.  
Pour qu'à la fin on s'aveugle vraiment et qu'on touche.  
Celle qui paralyse et qui guérit.  
Car ce qui tord la bouche dans ce moment.  
Comme de la vitesse dans l'immobile humblement porterait dans ses poings.  
La lampe infinie des corps la combustion.  
Sans retenue et qu'en douleur pure.  
Se forment les fruits de la gravité quand on voit.  
Sans mélange l'amour.  
Construire la vivante muraille des amants.  
Telle l'étoile loin à la terre : ô proximité.  
Et neige et charpie de la neige de toujours.

## XI

Nous prenons par la main cette neige et par la bouche.  
Non unie encore tremble le sang, ainsi durcit dans la lumière mouvante.  
La vision, puis retombe dans l'émerveillement.  
Et le sel du silence et la faim.  
Nous couche l'un contre l'autre dans le glacier.  
Tandis que dans notre ventre flambe la lampe verte du désir et que dans l'œil.  
Paraît ce poisson mort qu'est la neige. Ô Beauté.  
Et ravissement de la beauté dans la lampe qui bouge.  
Pour nous éternellement en sang et muette.  
Et chevauchant sans fin sa propre folie.  
Et qu'à nos pieds est posé le parler.  
Avec le vêtement, car il convient.  
Violemment et dans les couleurs de la rage.  
De courir nu dans cette guerre et d'épouser.  
Le halètement de la tempête la chair confuse la bouche mise en pièces dans  
le baiser quand librement.  
Nous sommes aveugles comme les enfants, et comme eux ivres.  
De discerner dans le bruit la structure du monde de tenir.  
Dans l'amoureuse main la neige crue.

## XII

Maintenant que nous jetons nos ossements dans les étoiles, que dans leur  
main unique jaune.  
Bat cette faiblesse et que nos yeux.  
Sont tels ce feu nécessaire pour parcourir toute la distance vers le lointain,  
et qu'à nos pieds.  
Le sang fait une chaude clairière rouge à nous inconnue, tel on trébuche.  
Dans l'éblouissement là d'une virginité. Ô le feu.  
Et la trompette sans limite qui nous rend esclaves !  
Astre. Écluse. L'homme se coupe la main.  
Parce pourtant.  
Qu'en bruit noir s'ouvre le corps qu'en lèvres obscène.  
S'arrondit la pensée comme menée.  
Avant l'outil par des anges.

### XIII

Belle douleur venue ô armée.  
Dans le cœur du départ des choses.  
Avec lait étrange dans la bouche maintenant que brûlent.  
Les mondes et que l'âge.  
Se tient près des bêtes tel à nos pieds.  
Le canon de cette neige et qu'à genoux.  
Ne tremble pas l'enfant de regarder. —  
Comme si chantait mieux la bouche.  
De manger dans le temps qu'elle dit.  
La pourriture avec le fruit de la beauté. Tel on vient.  
Dans cette famine assourdissante déterrer, voir que parle.  
Cette chair moindre mais rameutée toute.  
Quand même elle aboierait contre le bien.

### XIV

Et c'est adieu encore où nous prenons.  
Dans la bouche la langue avec la bruissante couleur autour.  
Des mains ce drapeau de sang — Solitude et ciel et.  
Merveille sur elle! L'innocence le très brûlé rose.  
Amour, tel le chien à l'os qu'il enterre.  
Mais haut dans le ciel du début du monde.  
Là où sourient l'ornière blanche de la peur.  
Et la farine où prend rouge la lèvre de nous.  
Avec le vivant oursin de la chair.

### XV

Dans la lumière géante voilà le bruit.  
Monté dans le muet hiver et de l'infirme voilà.  
Le cheval de cette neige pour quelle guerre.  
Volant sur nous à la tête rouge du clocher il y a du sang la beauté  
promptement.  
Loin d'elle-même là — jambe puis l'autre.